

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input type="checkbox"/>            | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     |   |

# JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 3 JANVIER 1885.

No. 1

## Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

### LE POÈTE ET LES ANS.

LE POÈTE.

Sur les sombres confins où le temps se termine,  
Triste, " quatre-vingt-quatre " à cette heure chemine  
Où nous cheminons tous ;  
Il se laisse emporter sur le fleuve rapide  
Qui du morne passé comble l'immense vide.—  
Pauvres ans, qu'êtes-vous ?

LES ANS.

Nous sommes les atomes  
Dont le nombre entassé  
Forme les grands fantômes  
Qui peuplent ce passé ;  
Vers l'éternelle rive  
Nous descendons sans bruit  
Poussés à la dérive  
Comme une onde qui fuit.

LE POÈTE.

Pour dérober au ciel sa marche solitaire,  
Et pour mieux accomplir son œuvre de mystère  
Comme fait le bourreau,  
Il choisit le moment où la terre est muette,  
Et recouvre, en fuyant, sa grande silhouette  
D'un funèbre manteau.

LES ANS.

Sur notre fleuve immense,  
Aux impassibles flots,  
Nous voguons en silence  
Vers les bords sans échos  
De cette vague plaine  
Qu'on nomme l'infini,  
Redoutable domaine,  
D'où l'espoir est banni.

LE POÈTE.

C'est que peut-être, hélas ! en sa fuite nocturne,  
Il emporte là-bas quelque trésor de l'urne  
Du fécond avenir,  
Et sous les vastes plis que la brise soulève,  
Peut-être cache-t-il plus d'un sublime rêve,...  
Plus d'un dernier soupir.

LES ANS.

Nous sommes les parcelles  
Qui s'échappent du temps ;  
Sur nos légères ailes  
Nous portons les printemps ;  
Nous donnons à la terre  
Sa verdure et ses fleurs,  
Au morne cimetière,  
Ses tombes et ses pleurs.

LE POÈTE.

Et comme l'assassin qui compute ses crimes  
Et répète tout bas le nombre des victimes  
De sa sanglante main  
On dirait, cruel an, qu'à tes heures dernières  
Tu t'arrêtes soudain pour compter les misères  
Qui jonchent ton chemin.

LES ANS.

Quand la bise d'automne  
Souffle dans le vallon,  
Que la nature donne  
Sa joue à l'aquilon,  
Nous les pauvres années,  
A l'inflexible cours,  
Sur les feuilles fanées  
Nous avançons toujours.

LE POÈTE.

Il laisse la Discorde errante par le monde,  
Du sein des nations, comme un volcan qui gronde,  
Sortent de sourds échos ;  
Tel en entend parfois sur les bord de la grève  
La voix de l'ouragan avant qu'il ne s'élève  
Du sein des grandes eaux

LES ANS.

Qu'importe la tempête !  
Qu'importe les combats !  
Les rois courbent la tête  
Au seul bruit de nos pas.  
Nous brisons les vieux trônes  
Comme autant de roseaux ;  
En nos mains les couronnes  
Ne sont que des lambeaux.

LE POÈTE.

Ainsi parlent les ans au sein de la rafale  
Quand l'aiguille du temps marque l'heure fatale  
A l'éternel Cadran  
Quand le sombre Destin vient frapper à la porte  
On les entend déjà la bryante cohorte  
D'un autre Nouvel-An.

JAMES DONNELLY.

31 Décembre 1884.

### CHRONIQUE.

Enfin, ces fêtes que tout le monde désire et qui ennuient bien du monde, enfin elles sont passées. Ce vilain mois de décembre qui n'a pas même su être froid et revêtir la belle robe blanche des neiges, s'est contenté sur sa fin, de ressembler au printemps pluvieux. Ce vilain mois n'a eu pour lui seulement qu'il finissait l'année. Et dans tout ce qui finit ici-bas, même mal, il y a un recommencement plein d'espérance !

On a vécu l'année comme on a pu : mais l'année qui vient, on vivra autrement et mieux, plus sage ou plus heureux. Éternelle et charmante illusion de l'imagination et du cœur ! Et, pour inaugurer la vie nouvelle qu'on se promet de mener, on procède à son examen de conscience. C'est ainsi qu'avant d'obtenir le pardon de nos péchés au confessionnal, nous les passons en revue, avec la ferme intention de ne pas y retomber. Ceci fait, quand nous y retombons, nous pouvons au moins donner à nos faiblesses cette excuse que nous avons, dans une heure de bonne foi, promis d'y résister.

Si comme examen de conscience nous passons en revues nos petites fautes de société que Dieu pardonne bien, mais qui offensent beaucoup les hommes ! A raconter une année qui vient de finir il y aurait de quoi rire et pleurer pour toute l'année qui commence.

Quant au cadre de la Revue, le plus vieux est encore le meilleur. Il y faut un héros, servi par un pouvoir magique, lui permettant d'évoquer les choses et les gens en dépit de ces vraisemblances vaines qui, dans l'art, ne sont pas la vérité. Mais il le faudrait jeune, beau, capable de toutes les indignations et de tous les enthousiasmes et qui, sans ridicule, pourrait passer de l'ode à l'épigramme et de l'épigramme à l'iambe. Que direz-vous du dieu Amour ? Nous imaginerions, ce qui vaut bien toutes les histoires de Fées, ce que l'Amour a entendu dire dans l'Olympe où son culte est le plus universellement célébré, et il est descendu parmi nous, les mains pleines de dons pour ses fidèles. Et le voilà qui se fait raconter comment on a vécu et pensé depuis un an, c'est-à-dire comment on a aimé et comment on a parlé de l'amour. Mais, hélas, le pauvre dieu, qui sait ? se trouverait peut-être plus embarrassé de décerner des prix d'amour véritable que l'Académie française de distribuer des prix de vertu ?

\* \*

Ah ! je vous entends, mes chères amies ! Comment ! comment ! Nous ne savons pas aimer ? Et vous aussi, messieurs, qui avez la prétention d'être les sacrificateurs jurés des autels du dieu de l'amour et les chantres inspirés de son temple. Nous ne savons pas aimer ? Tous et toutes vous réclamez le prix, et vous racontez les bous-tours, les sacrifices, les folies accomplis en l'honneur du dieu. Mais dans votre éclatante rupture avec le

monde, madame, il entrain de la colère contre votre mari : dans votre ruine consommée avec une si grande désinvolture de gentilhomme, monsieur, il entrain de la vanité ; dans votre triomphante escapade, mademoiselle, il y avait de l'intérêt ; dans votre désespoir, Calypso, et dans votre ardeur, don Juan, il y avait du cabotinage et de la frivolité ; dans votre coquetterie, madame, il y avait de l'orgueil malsain ! Et à toutes les amours bruyantes de l'année qu'on lui raconte, le dieu trouve quelque chose à reprendre : ses beaux sourcils se froncent, ses yeux semblables à la mer se voilent de larmes, et sa bouche, pareille à l'arc dont il frappe les mortels, prend une petite moue dédaigneuse.

Mais voilà que parmi ces coupables qu'il voudrait couronner de lauriers-roses, il ne découvre que des hérétiques de son culte.

Mais les dieux sont comme les rois. Ils ne peuvent garder ou reprendre les présents qu'ils ont destinés aux mortels. Et le dieu, ayant fait le tour de la société, ayant vu tous les lieux où l'amour se vend alors même qu'il croit se donner, il y a l'intérêt, la gloriole, le cabotinage et jusqu'ici l'indifférence.

Si j'écrivais ici—et je le ferais si je savais le faire—cette Revue idéale qui serait la confession sincère de l'année qui vient de mourir, on y verrait passer une longue file de pénitents, se frappant la poitrine et avouant qu'ils n'ont pas donné à leur cœur la sage direction qui conduit au bonheur et qu'ils n'ont pas su assez apprécier les qualités et les mérites.

Si on passait en revue d'un seul coup d'œil tout ce qui s'est fait dans l'année, on trouverait énorme le nombre de ceux qui recherchent le banal, l'insignifiance et le terre à terre de l'esprit, si je puis dire ainsi. De nos jours l'intelligence compte bien peu pour beaucoup de personnes : il y va sans dire qu'il y a de belles et même de nombreuses exceptions, tout de même c'est le petit nombre.

Le règne des imbéciles étale toute l'ampleur de son insignifiance et tient parfois le haut du pavé, semblable à la poussière que le moindre souffle soulève et qui n'en aveugle pas moins pour tout cela.

On rencontre parfois de ces êtres insipides qui, au lieu d'esprit, n'ont que du mécanisme et de l'instinct qui les fait rire à un moment donné, comme un mouvement d'horloge qui sonne sans en savoir plus long. Chez ces gens là, ce n'est pas l'intelligence qui est en mouvement, c'est le mécanisme. Aussi, ils sont incapables d'apprécier le mérite réel. Ils s'amuseront bien mieux avec quelqu'un de leur calibre qu'avec des gens d'esprit, tant il est vrai que les sots se recherchent.

Causons plutôt de la fête des Rois. Chateaubriant, s'adressant, dans son *Génie du Christianisme* à une génération à peine sortie de la tourmente révolutionnaire, et pour laquelle la fête des Rois avait tout le charme d'une nouveauté et en même temps toute la douceur d'un souvenir, depuis l'assemblée républicaine qui avait aboli la royauté en France, a peint, dans son style inimitable, les émotions et les enseignements de cette journée. "Chose étrange ! a-t-il dit, des hommes puissants parlant au nom de l'égalité et des passions n'ont jamais pu fonder une fête, et le saint le plus obscur, qui n'avait jamais prêché que pauvreté, obéissance, renoncement aux biens de la terre, avait sa solennité au moment même où la pratique de son culte exposait la vie... Tandis que la statue de Marat remplaçait celle de saint Vincent de Paul, tandis qu'on célébrait ces pompes dont les anniversaires seront toujours marqués comme des jours d'éternelle douleur, quelques pieuses familles chômaient ensemble une fête chrétienne, et la religion mêlait encore un peu de joie à tant de tristesse. Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'épanchement où les fa-

milles se rassemblaient autour des gâteaux qui représentaient les présents des mages. L'aïeul retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, repamissait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses enfants qui, depuis longtemps, ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis, la salle du festin était merveilleusement décorée et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait ces royautés qui ne coûtaient ni soupirs, ni larmes ; on se passait ces sceptres qui ne pesaient point dans les mains de ceux qui les portaient. Souvent une fraude qui redoublait l'allégresse des sujets et n'excitait que les plaintes de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu et au fils du voisin, les enfants rougissaient, embarrassées qu'ils étaient de leur couronne, les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine.

On observe encore parfois ici cette gracieuse coutume qui nous vient de la France.

MARD.

## LE PETIT CHAT.

Le petit chat dormait, couché tout de son long sur le tapis, le corps abandonné, les pattes mortes, joli, paresseux, câlin, la pose gracieuse, la mine innocente.

Le bois achevait de se consumer dans l'âtre : le brasier s'éclaircissait et la flamme se mourait. La lampe assoupie par l'abat-jour envoyait un faible rayon aux tentures, aux meubles massifs dont les silhouettes sombres s'ébauchaient confusément aux angles du salon.

La grand'mère, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, avait tout doucement laissé glisser son tricot de ses doigts sur ses genoux, tandis que ses paupières s'abaissaient par degrés sur ses yeux.

Et la fillette parlait tout bas de peur de réveiller la grand'mère, si bas que le ronron du petit chat couvrait sa voix, si bas que pour l'entendre le visiteur avait dû se rapprocher.

Elle disait :

—Oui, c'est beau, c'est bien beau, et vous êtes content ; mais moi j'ai peur, et puis j'ai du remords.

Et une ombre monta à son front et vint assombrir son visage, si fort que lui s'en aperçut malgré la demi-obscurité.

—Du remords ? reprit-il sur un ton de reproche.

—Oh ! répondit-elle, causer n'est pas du mal, je le sais ; mais écrire !... Oh ! tenez, j'ai en tort ; ce billet... que ne donnerais-je pas pour l'avoir là encore à moi et le détruire !...

Alors il songea un instant. Puis il tira de sa poche un bout de papier soigneusement plié, le contempla pendant quelques secondes avec hésitation, le froissa dans la paume de sa main et, d'un geste décidé, le lança dans la cheminée en se détournant un peu.

—Voulez-vous sourire à votre fiancé, maintenant ? lui dit-il. Je ne vous en demanderai jamais plus.

Le bruit du papier froissé ne troubla point le sommeil de la grand'mère, mais le petit chat releva brusquement son museau rose, se dressa tout raide sur ses quatre pattes, faisant décrire à son dos une ligne courbe ; puis prenant son élan, il bondit vers le foyer, du foyer sous la table, de la table sur le canapé...

Il était bien mignon, le petit chat, opérant ses évolutions à travers l'appartement, tantôt se ramassant sur lui-même et demeurant immobile comme

pour guetter sa proie, ensuite s'élançant de toute la vigueur de ses petits membres afin de saisir l'ennemi à l'improviste.

Mais personne ne s'inquiétait du petit chat. La grand'mère rêvait... d'un vieux souvenir peut-être, car un sourire de béatitude se dessinait sur ses lèvres flétries ; et les enfants, plongés dans leur beau songe réel, ne voyaient certes ni n'entendaient le turbulent miton.

Ils parlaient toujours, le temps n'existait plus pour eux, ou plutôt ils oubliaient le temps ; mais ce méchant vieillard, qui est doué d'une mémoire diabolique, ne les oubliait pas, lui, et, caché dans la pendule, il les guettait...

Au moment où l'antique formule du serment allait peut-être s'échapper de la bouche de la jeune fille, au moment où le voisin attendait la douce parole prête à jaillir...

—Tan !... tan !... tan !...

Au premier coup, la grand'mère fit un brusque mouvement et se mit sur son séant ; au dernier, elle ouvrit les yeux et passa la main sur son front.

—Neuf heures ! dit-elle en soupirant, comme si c'était une chose triste qu'il fût neuf heures.

L'aïeule en voulait-elle aussi à la pendule qui l'arrachait au pays des songes ? Hélas ! le réveil est toujours pénible quand on a atteint l'âge où l'on ne rêve qu'endormi.

Ce fut avec une nuance de mélancolie qu'elle releva son ouvrage.

—Tiens ! à peine une demi-aiguillée de laine au tricot et point de peloton ! Où donc peut bien être mon peloton ? se demanda la grand'mère.

Et le petit chat continuait de s'amuser de tout son cœur, courant, gambadant, faisant rouler quelque chose entre ses pattes fines...

—Ah ! misérable petit chat ! traître de petit chat ! Il a peut-être mon peloton ! s'écria la grand'mère.

Et le voilà qui se lève sur ses jambes vacillantes pour courir après l'espiègle minet.

Les enfants, pour se donner une contenance, marchent aussi à la conquête du peloton.

Et le petit chat, excité par la poursuite, redoublait ses bonds, hop ! hop !... sautant d'un meuble sur l'autre comme un vrai petit chat endiablé qu'il était.

Maladroît ! il a laissé tomber son jouet. Il s'élança, il va le rattraper... Eh ! mais non. C'est la grand'mère maintenant qui est le plus lesté que le minet : elle met la main dessus.

—Ce n'est pas mon peloton !

Eh ! mon Dieu ! non, ce n'était pas son peloton. Elle l'avait achevé, son peloton, et s'il n'y avait plus au bas qu'un tout petit morceau de laine, c'est que l'écheveau était au bout. Le sommeil avait-il pu troubler la mémoire de la grand'mère au point de lui faire oublier un pareil détail ? Ce que c'est que de s'endormir dans une atmosphère imprégnée de jeunesse !

Mais si ce n'était pas le peloton, qu'était-ce donc ? Hélas ! les pauvres enfants ne le devinaient que trop !

Tous les yeux restaient fixés sur cette boule de papier qui, un instant auparavant, servait aux ébats du miton. Les enfants émus, tremblants, anxieux, regardaient avec terreur la grand'mère déplier le billet et chercher à le lire à travers ses lunettes ; le petit chat, tout de mauvaise humeur, considérait avec sa mine la plus sournoise le joujou qui venait de lui être arraché, et l'on eût dit qu'il combinait dans sa cervelle féline les moyens de s'en emparer de nouveau.

Et la grand'mère ? Ah ! la grand'mère avait l'air bien scandalisé, je vous assure, et quand ses yeux, après avoir parcouru le papier, se reportèrent sur les enfants, ce fut avec une expression bien sévère.

Elle les vit à trois pas l'un de l'autre : la fillette, la tête baissée, les joues humides, et lui, dans une attitude brave malgré son trouble, tout prêt à se

déclarer seul coupable et à défendre énergiquement son amie.

Elle les vit tous deux, tête brune et tête blonde, lui la dépassant du front, innocents, beaux, craintifs, heureux, et la grand'mère, au moment de commencer sa réprimande, la grand'mère resta silencieuse.

Sans doute elle ne trouvait pas de mots assez forts pour exprimer son indignation.

Pauvres enfants ! la grand'mère continuait à les regarder sans rien dire.

Enfin ses lèvres s'ouvrirent. — C'était le moment terrible ! — Ses lèvres s'ouvrirent... pour donner passage à un grand soupir comme tout à l'heure au sortir de son rêve.

Où allait-il, ce soupir de la grand'mère ? Personne n'en a jamais rien su. Mais une larme vint éteindre le courroux dans ses yeux, tandis que ses mains tremblantes se posaient tour à tour sur les deux chevelures soyeuses des enfants subitement agenouillés.

Et ce soir-là, aux angles de cette vaste pièce, on eût pu voir glisser dans la pénombre un fantôme qui, pareil à tous les êtres de sa nature, ne se montre qu'un instant et à de rares privilégiés : le blanc fantôme du bonheur impalpable et confus.

ANTOINE FONTAN.

## LE CHEMIN DU PARADIS.

Comme elle avait refusé d'épouser le neveu de l'empereur de Germanie, on avait mis la petite princesse, par ordre de son père, dans la plus haute chambre d'une très haute tour, d'une tour si haute que les nuages planent plus bas, et que les martinets eux-mêmes ne viennent point y faire leurs nids, sentant leurs ailes lasses avant que d'y atteindre ; ceux qui voyaient de loin la robe blanche de la captive frémir sur la plate-forme plus qu'à mi-chemin du ciel, croyaient plutôt d'un ange tombé du paradis que d'une jeune fille montée de la terre. Et tout le jour, toute la nuit aussi, Guillemine ne cessait de se lamenter ; non pas seulement parce qu'on l'avait éloignée de ses compagnes avec qui c'était son plaisir de jouer aux tables ou d'aller, le tiercelet au gant, chasser la perdrix et la gelinotte, mais parce qu'elle était séparée d'un joli page de guerre, appelé Aymeri, boucles blondes et les joues si roses, à qui elle avait donné son cœur, pour ne jamais le reprendre.

De son côté, Aymeri n'avait pas l'âme moins désolée, et, une fois, accoudé à la fenêtre de la geôle où on l'avait enfermé, baissant la tête vers le précipice pierreux qui entourait la prison, il prononça tristement ces paroles :

— Que me sert-il de vivre, puisqu'on m'a dérobé celle qui était l'unique bonheur de ma vie ? Lorsqu'il m'était permis d'être auprès d'elle, je me plaisais à espérer de longs jours, pleins de nobles combats et d'aventure victorieuses ; j'enviais toutes les gloires, que je lui aurais offertes comme un berger qui revient de la plaine donne à son amie un bouquet de fleur des champs ; je voulais être illustre pour qu'elle m'en récompensât, d'un sourire. Mais, à présent qu'on me l'a prise, je n'ai plus souci des triomphes ni de mon nom fameux par toute la terre ; à quoi bon cueillir des fleurs qui ne baisera par une bouche adorée ? et je ne prends plus d'intérêt à aucune chose dans ce monde. Vous pouvez vous clore, tristes yeux qui ne verrez plus Guillemine !

Ayant achevé de parler, il monta sur l'appui de la fenêtre, et se laissa tomber vers le précipice de pierres.

\*  
\* \*

Mais, depuis un instant, trois hirondelles s'étaient posées non loin de là sur la branche d'un acacia en fleur ; battant des ailes et trissant dans le remuement du feuillage, elles n'avaient pas perdu un mot du discours d'Aymeri, malgré leur air de n'y pas prendre garde,

— N'est-ce point grand dommage...

— Qu'il y ait tant de chagrin...

— Dans un si jeune cœur ?

— Et qu'il y ait tant de larmes...

— Tant de larmes amères...

— Dans de si jolis yeux ?

Que ces oiseaux parlassent, cela n'avait rien de surprenant ; car ce n'étaient pas des hirondelles en effet, mais des anges qui en avaient pris la forme, rapetissant leurs ailes ; il arrive fréquemment que esprits célestes se muent de la sorte pour écouter d'entre les branches ou par la cheminée ce qu'on dit ici bas ; mais ils ne font point cela dans une mauvaise intention ; ils seraient bien contents de n'entendre et de n'avoir à répéter que d'honnêtes paroles ; quelquefois même, pour épargner des châtiments à nos âmes, ils osent mentir à Dieu, qui ne leur en veut pas.

— Ne pensez-vous pas comme moi...

— Qu'il serait juste de sauver Aymeri...

— D'une mort si terrible ?

— Et que, sans déplaire au Seigneur...

— Nous pourrions emporter cet enfant...

— Dans notre paradis ?

Là-dessus, elles volèrent toutes trois vers le désespéré au moment même où il tombait de la fenêtre, et avant qu'il se fût heurté aux pierres du précipice, elles l'enlevèrent vers le ciel, sur leurs ailes étendues qui étaient maintenant des ailes d'anges.

\*  
\* \*

Aymeri fut bien étonné de ne pas être mort, et il se montra ravi quand il sut où on le conduisait ; il se confondit en remerciements, ce qui ne déplut pas à ses sauveurs ; il est toujours agréable, lorsqu'on oblige quelqu'un, de ne pas rencontrer de l'ingratitude. Au-dessus des maisons et des palais, plus haut que les platanes des jardins et que les sapins des collines, les envolés traversaient l'azur, la lumière, les nuées ; ils allaient si vite, que le vent, malgré son envie de les suivre, fut obligé d'y renoncer et s'arrêta derrière eux, en soufflant.

Mais, bientôt, quand la ville eut disparu, là-bas, dans le brouillard, Aymeri fut pris d'une inquiétude.

— Beaux anges, demanda-t-il, vous ne vous trompez pas de route, au moins ?

A ces mots, ils ne purent s'empêcher de rire.

— Crois-tu donc, enfant...

— Que nous ne connaissons pas...

— Le chemin du paradis ?

Armery, un peu honteux, répondit :

— Pardonnez-moi, beaux anges. Je vous ai fait une question qui n'a pas le sens commun. Je vous promets que cela ne m'arrivera plus.

Les ailes blanches battaient l'air, toujours ; des plaines, des forêts, des monts, disparaissaient dans les profondeurs grises ; Aymeri aperçut enfin, au-dessus des nuages, le sommet d'une tour.

— Ah ! dit-il dans un cri de joie, nous sommes arrivés !

Les anges furent un peu surpris de ces paroles.

— Pas encore ! le paradis...

— N'est pas si proche que tu penses...

— Des sombres demeures des hommes.

— Lorsque nous aurons passé...

— A droite du soleil, là-haut...

— A travers des flammes couleur de neige.

— Nous serons encore bien loin...

— Du seuil resplendissant que gardent...

— Les chérubins aux armures d'or !

Armery cria en se cramponnant aux plumes des messagers divins :

— Nous sommes arrivés, vous dis-je ! Il est sur cette tour, le paradis, sur cette tour où Guillemine lève vers moi les manches de sa robe, plus belles que vos ailes !

Les anges s'étonnaient de plus en plus.

— Quoi ! fol enfant, tu ne veux pas...

— Nous suivre jusqu'au séjour...

— Des éternelles délices ?

— Tu ne veux pas, pareil aux élus...

— Qui sans fin s'extasient...

— Dans les clartés et les musiques...

— Voir la splendeur incomparable...

— Des miraculeux jardins...

— Où les fleurs, qui sont des étoiles...

— Enivrent de lumineux parfums...

— Et d'odorantes lueurs...

— Ces célestes abeilles, les âmes ?

— Tu ne veux pas, parmi les Vierges...

— Lys plus beaux que les lys...

— Dont l'hymen fait des roses...

— Te choisir une fiancée...

Mais Aymeri, en se débattant :

— Non ! non ! je n'irai pas plus loin ! Et il se réveilla. Il avait rêvé.

CATULE MENDÈS.

La coiffure à la mode :

Sur le devant, bandeaux ondulés relevés de chaque côté sur les tempes. Sur le front, petites boucles très légères, dites *neige*, retombant légèrement. On ne voit plus la raie, qui est entièrement dissimulée par ces boucles.

Par derrière, les cheveux complètement relevés, dégageant la nuque, sont toujours à la mode, mais, comme nouveauté, on commence à ajouter des petites *anglaises*, ce qui laisse à penser que cet hiver, pour les grands bals, on portera des cheveux tombant dans le dos.

Les personnes jeunes préfèrent ne plus rien mettre dans leurs cheveux, ni plumes, ni fleurs, même en toilette d'apparat. Les diamants seuls, tels que croissantes, étoiles, peignes ou branches de fleurs, seront toujours bien portés.

## AU LECTEUR.

J'aime une chose, — un nom tout puissant et sublime  
Un nom né d'une larme et d'un soupir d'amour,  
Un nom fait pour planer à la plus haute cime —  
Je l'ai chanté partout, même au plus mauvais jour.

La cité, la colline et l'agreste chaumière  
L'ont entendu ce nom qui partait de mon cœur !  
Je l'encadre en mes vers, je le mets sur la pierre.  
Il signifie : amour, espoir, vertu, bonheur !

Il me suffit à moi pour diriger ma vie,  
Pour attendre sans crainte un pire lendemain :  
Je sais cueillir la fleur aux ronces du chemin :  
Heureux, lorsque je puis par mon humble refrain,  
Faire aimer la PATRIE !

B. SULTE.

## À NOS ÉCHANGES.

Dorénavant nous n'échangerons plus avec nos confrères, à moins qu'ils veuillent bien publier notre sommaire toutes les semaines.

## AVIS.

Nos lecteurs doivent se rappeler que l'abonnement est payable d'avance.

## LE MARIAGE DE LUCE.

## I

Les époux Voiselle tenaient, depuis plus de vingt ans déjà, un magasin, dans lequel ils n'avaient pas fait fortune. Parfaitement vertueux, honnêtes selon la vieille mode, ces deux êtres tout petits, humbles, parlant d'une voix très douce, blonds tous les deux et montrant sur leurs visages, une maladive pâleur, en s'étant toujours privés de tout, en ne s'étant jamais permis un plaisir, avaient amassé à grand'peine la somme de dix mille piastres. Aussi eut-il été impossible de comprendre le sans de ces existences sacrifiées si Dieu n'eût donné ici-bas aux époux Voiselle une récompense merveilleuse et digne de tous leurs mérites : leur fille Luce, alors âgée de dix-sept ans.

Elle était extraordinairement mince, grande, et son visage nacré, légèrement rosé, aux traits d'une finesse incomparable, couronné de cheveux d'un châtain rose, si fins qu'ils ne semblaient pas abondants, était posé sur un cou long et délicat, d'une blancheur de neige. Luce avait naturellement cette grâce rythmique de la démarche et du geste, que l'imagination nous représente comme réservée aux seules princesses ; mais la réclusion forcée produit quelquefois, par l'étiollement même, des types tout semblables à ceux qui nous montre l'aristocratie épuisée et mourante. Luce avait des yeux d'un bleu intense, ombragés de longs cils, et le moindre rayon de lumière embrasait sa chevelure, qui semblait alors resplendir d'une clarté céleste. Sa voix, faible comme elle, avait l'irrésistible charme d'un chant de harpe ; enfin, cette jeune fille bonne, ingénue, pure jusque dans le fond de son âme, avait toujours été pour ses parents une vivante et visible joie. Elle ne leur causa même pas un chagrin lorsque s'éveillèrent ses jeunes pensées ; car elle aimait précisément le seul être à qui monsieur et madame Voiselle avaient toujours rêvé de la marier : son cousin Onésime.

Commis dans la rue Ste Catherine, Onésime était un garçon de vingt-six ans, maigre et faible comme tous les gens de cette famille, mais armé d'une bonté angélique et d'un indomptable courage. Son visage mal dessiné et pauvre, sa bouche timide, ses cheveux du rouge le plus vulgaire eussent éloigné de lui toute sympathie si la flamme de la volonté et du dévouement n'eût brillé dans ses yeux véritablement superbes. Mais l'instinct pur et subtil de Luce avait lu dans le cœur de ce travailleur acharné, très médiocrement intelligent et capable de donner pour les siens son sang jusqu'à la dernière goutte avec ravissement. Enfin depuis de longues années déjà, Voiselle avait pu juger Onésime qui avec une économie presque surnaturelle avait jusque là économisé tout ce qu'il gagnait sans prélever sur ses appointements autre chose que la somme nécessaire à l'achat de son linge et de ses modestes habits.

Quant à Madame Elise Voiselle, chaque jour elle était plus touchée par la droiture de cet excellent jeune homme qui en toute occasion lui montrait une affection profonde et un respect filial. Le plan des Voiselle était infiniment simple ; arrivés déjà près de la cinquantaine, ils voulaient, en les mariant, céder leur fonds à Onésime et à Luce, et se retirer dans le village natal où, sans presser leurs enfants et en attendant qu'ils eussent réalisé quelque bénéfice, si cela devait arriver, les vieux époux vivraient avec leurs revenus.

C'est ainsi qu'ils avaient cru arranger l'avenir ; mais les plus humbles désirs sont ceux qui se réalisent le moins, et la destinée semble prendre à tâche de nous prouver qu'elle se gouverne par des motifs infiniment compliqués et bizarres, dont l'apparente incohérence déconcerte notre entendement.

## II

Un jour que madame Voiselle et sa fille étaient sorties pour d'indispensables achats, et que le père était seule à la maison, il vit s'arrêter brusquement devant son magasin une voiture découverte, à laquelle était attelé un cheval fumant, comme surmené, à la bouche blanche d'écume, qui frappa le pavé de ses pieds impatients et en fit jaillir des étincelles. De cette voiture descendit un homme, un géant, un colosse, rouge comme une pivoine, à la barbe frisée et noire, qui entra dans la maison comme un ouragan et qui, saisissant monsieur Voiselle dans ses bras terribles, lui appliqua sur les joues deux baisers pareils aux claquements d'un fouet. Après quoi, s'asseyant sur une frêle chaise, qu'il brisa net, et assénant sur le comptoir un coup de poing formidable :

— « Cher monsieur Voiselle, cria-t-il d'une voix qui fit tressaillir et trembler les vitres, le diable m'emporte si je ne suis pas amoureux de votre fille, et la preuve c'est que je viens vous la demander en mariage ! Oui, ne vous étonnez pas, depuis que je suis de retour, je regarde mademoiselle Luce à travers les vitres, je la vois passer dans le quartier, avec sa mère ; ça m'a frappé là en plein, et je vous donne ma parole d'honneur que si vous ne me l'accordez pas, je ne fais sauter la cervelle ! — ais, monsieur, dit le petit Voiselle stupéfait, à qui ai-je l'honneur ?

— Vous ne me reconnaissez pas ? cria le colosse, voilà une bonne farce. Fulcarade, le fils de votre ami le boucher Fulcarade, le petit Antony, que vous avez si souvent fait sauter sur vos genoux, et à qui vous avez donné tant de soldats de plomb et bons hommes en pain d'épice ! Je suis ce que vous allez me dire ; enfant et même adolescent, j'étais un mauvais sujet et un brise-tout. J'avais crevé pas mal de chevaux quand mon père m'a établi à New-York, ou, comme lui, j'ai fait fortune. Le brave homme n'est plus : je suis de retour, mais avec de la sagesse en plus et du plomb dans la tête ; j'ai repris l'administration de la boucherie-Fulcarade : — me voilà à la tête de cent mille piastres, et j'adore mademoiselle Luce ! Allons, monsieur Voiselle, un bon mouvement ; tutoyez-moi comme autrefois, et dites moi : « Je te donne ma fille !

— Mais, dit le marchand, je ne te la donne pas du tout ; j'ai sur elle d'autres projets.

— Oui, dit Fulcarade, elle aime Onésime, un petit être inoffensif, auquel je m'intéresserais volontiers comme vous le faites vous-même. Mais ce commis n'est pas bon à faire un mari. C'est un ange, qui ne possédera jamais mille piastres. Il fera croupir mademoiselle Luce dans la misère, et vous avec elle. Moi, au contraire, je la mettrai dans le satin et dans l'or, comme une princesse qu'elle est. Ecoutez-moi, il n'y a qu'un mot qui compte. Par contrat, je reconnaitrai à mademoiselle Luce un apport de vingt mille piastres, et en outre, le jour de la signature, je lui mettrai dans la main un portefeuille contenant, en bons billets de banque, deux mille piastres, afin qu'elle puisse se donner la meilleure de toutes les joies, celle de créer votre bonheur matériel. Quant à Onésime, s'il y consent, je m'engage à lui fournir chez moi-même une haute situation commerciale. Vous dirai-je plus ? Il ne tiendra qu'à lui d'épouser ma sœur Berthe, avec une dot dont un banquier se contenterait. Que diable ! si ce garçon vaut la moitié de ce que nous l'estimons, il ne voudra pas, pour un amour sans issue possible, nous rendre tous misérables ! Oui le bon sens, la raison, l'intérêt de votre amour paternel exigent que vous me donniez mademoiselle Luce. Ne me répondez pas ! Non, ne me répondez rien ; je reviendrai demain, quand vous aurez réfléchi. »

## III

Fulcarade sortit comme une trombe, non sans avoir accroché sur son chemin et renversé à terre un vase plein de fleurs qui se brisa en mille pièces. Très peu ébloui par ses brillantes offres, monsieur Voiselle, qui désirait voir sa fille heureuse plutôt que riche, n'eut pas un instant d'hésitation, et se promit bien de conserver Luce à son cher Onésime. Sa femme, mise au courant de tout, pensa comme lui ; quant à Luce, n'était-elle pas tout entière à son profond et immuable amour ? Mais ce fut bien pis encore, lorsque, le lendemain, les deux femmes eurent vu Fulcarade. Ce géant, qui était forcé de se baisser pour entrer dans le magasin et qui ne pouvait faire un geste sans briser quelque chose, non par maladresse, mais parce que rien ne résistait à ses mains d'acier, les jeta dans une sinistre épouvante. Jamais refus ne fut plus complet, plus net, plus décisif que celui dont le riche boucher eut à subir le coup imprévu. Luce devait l'épouser pourtant, et elle l'épousa ; et les Voiselle qui, à eux trois, n'avaient qu'une même âme, firent ce qu'ils ne voulaient pas faire, car dans la vie sociale nul d'entre nous n'est indépendant du groupe auquel il appartient. Tout le quartier persuadé par Fulcarade, objurgua, prêcha, raisonna le marchand, et finit par alarmer sa conscience.

Les voisins, les vieux amis, les parents, et leurs femmes, leurs fils, leurs filles, accablèrent Voiselle de discours, de prières, de raisons, comme s'il se fût agi de convertir un Caraïbe à la vraie foi. On lui représenta que pour un caprice chimérique, il sacrifiait le bonheur, le bien-être de sa fille, sa vie peut-être ; car si faible et si délicate qu'elle était, n'ayant que le souffle, comment résisterait-elle aux labeurs et aux privations imposés par la modicité des moyens ?

On finit par prouver au père qu'il se montrait mauvais père, on le lui dit, on le lui persuada ; Voiselle convaincu, mais la mort dans l'âme, dut à son tour convaincre sa femme. Luce, qui de ce moment sentit son cœur brisé, n'eut pas un instant l'idée de résister à ses parents, elle eût subi mille morts plutôt que de leur causer l'ombre d'un chagrin, et ce fut avec un héroïsme résigné qu'elle fit le sacrifice d'elle-même. Mais sa dernière entrevue avec Onésime, fut quelque chose de cruellement touchant ; car tous les deux chancelants et plus pâles que la neige, ces deux jeunes gens semblaient déjà envahis par les blancheurs funèbres du trépas. Luce étendit ses blanches mains de nacre, voulut dire un mot d'adieu ; mais elle ne put articuler une parole, et de grosses larmes coulèrent, comme des ruisseaux, sur son pâle visage. Onésime, dont la voix fut à peine entendue, rompit enfin le silence.

— « Oui, murmura-t-il, claquant des dents et tremblant de fièvre, je comprends, il le faut, c'est pour son bien... »

Il tomba à genoux devant Luce, baisa le bas de sa robe, et sortit battant l'air comme un homme ivre, et au bout d'un grand moment encore, la jeune fille entendit ses sanglots.

## IV

M. Voiselle fut inflexible sur un seul point ; il ne voulut rien accepter de son gendre, ni de sa fille. Le festin de noces fut célébré avec une rare magnificence, dans la maison de campagne de Fulcarade. Fulcarade fut d'une gaieté effrayante, buvant, brisant tout, chantant des chansons à boire. Au bal, où Luce dansait, aérienne, comme un vague fantôme, il ne put contenir son impatience, et tout à coup, saisissant sa femme dans ses bras énormes, il l'emporta, comme une plume, devant les invités stupéfaits.

Quelles que fussent les craintes qui l'avaient tourmentée, madame Voiselle, les vit dépassées mille fois, lorsque quelque temps après elle put voir sa fille. Effarée, glacée, folle, en proie à une inguérissable épouvante, Luce dont la chair de lys était rayée de rouge marbrures, avait gardé l'œil fixe de la Peur. Jusqu'au jour très prochain où elle se coucha pour nourrir, elle ne trouva ni une plainte, ni une larme, hébété, vaincue, sérieuse, et les frissons couraient sur sa peau, comme des ailes visibles. Elle fut délivrée enfin, et jetant un regard indécis sur ses parents agenouillés, elle expira en murmurant un mot, un nom sans doute, qu'on entendit pas. Au cimetière, la douleur de Fulcarade fut épouvantable; il mugissait comme un taureau furieux, s'entraînant les ongles dans la chair, et s'arrachait à pleines mains des poignées de cheveux. Onézime, lui, était tombé inanimé au bord de la fosse. Lorsque, à force de soins, il eut pu le faire revenir à lui, le petit Voiselle, par un effort inouï, le mit debout sur ses pieds, et lui baisant les joues dans un flot de larmes :

— « Viens à la maison, lui dit-il. Tu seras notre enfant. »

CHATEAUVERT.

## LES FEMMES.

Ecrire sur les femmes, essayer de saisir les nuances variées de leurs mœurs, calquer d'une plume fidèle leurs qualités et leurs défauts, tracer des portraits sans flatterie ou sans injustice, être impartial dans une cause où l'on a toujours plus senti que raisonné, c'est une difficulté entreprise; et, pour s'imaginer avoir réussi, il faudrait assurément être aveuglé par une présomption ridicule qui ne nous égare pas.

Nous avons lu bien des ouvrages sur cette matière délicate, depuis *l'Éducation des filles* de Fénelon, livre excellent, beaucoup trop négligé, jusqu'à *l'Art de conserver la beauté*, ouvrage généralement plus répandu. Toute notre admiration s'est concentrée sur les tableaux que le dix-septième siècle nous a laissés. Les deux plus grands peintres de la femme, ceux qui en ont le mieux compris l'idéal et le réel, ne le savez-vous pas? Ils se nomment Racine et Molière, Bérénice, Esther, Célimène, Elmire, voilà les plus beaux types que nous connaissons en ce genre.

Racine et Molière, venus en un temps où la France réunie sous un grand roi, se reposait dans une espèce de halte magnifique, si nous pouvons nous exprimer ainsi, qui permettait de respirer à son aise, de regarder à côté de soi, et de s'interroger en silence, ces hommes profondément observateurs ont réfléchi les plus saillants aspects du cœur humain.

A Dieu ne plaise que l'avenir nous semble déshérité par leur génie, et que nous croyions même les modèles qui ont posé autour d'eux entièrement disparus de la surface de la terre! Mais, depuis l'époque au sein de laquelle ils ont vécu, la société s'est remise en route vers une autre destination; il faut attendre qu'elle prenne aussi ses heures de repos; elle sera de nouveau analysée d'une façon complète quand elle aura atteint le but auquel elle tend.

Telle nous paraît être la marche de l'humanité, et il serait insensé d'assigner des bornes à cette voyageuse éternelle, qui voit s'étendre devant ses pas une incalculable immensité. Le monde est vieux, disent quelques-uns; le monde a six mille ans! Qui sait si, dans le vœu de la création, six mille ans ne sont pas le premier degré de cette échelle de Jacob qui monte jusqu'à Dieu? Qui sait si ce n'est pas le premier anneau de cette

chaîne d'Homère qui rattache les hommes au ciel.

Les conditions sociales ont changé en France depuis le siècle de Louis XIV, et le caractère des femmes s'en est particulièrement ressenti. Si, quand il s'agit des mœurs des nations, les grandes divisions que l'on veut établir ne prenaient pas un air paradoxal, parce qu'il se trouve toujours au fond des sociétés un grand nombre d'individus conservant les principes naturels, même aux époques les plus corrompues, et parce qu'il est impossible de tracer une ligne certaine de démarcation entre des siècles dont l'esprit bien souvent se confond, si nous n'étions arrêté par ces considérations, dont les développements nous entraîneraient trop loin, nous chercherions à prouver, en empruntant le témoignage de la littérature, que le caractère des femmes a subi, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, ces trois influences bien tranchées : *Coquetterie, galanterie, passion.*

Si l'on examine la femme d'un point de vue social régulier, chacun de ces états est anormal.

Le coquetterie du dix-septième siècle fut quelque temps décente et noble, et, le dirai-je, elle avait peur d'être sensible, elle redoutait les larmes et les soupirs de l'amour. On sent, par exemple, que Célimène appartenait à une époque où d'autres femmes se mouraient élégamment de tendresse; madame de Sévigné était un peu coquette, mais pleine d'honnêteté, de raison, de délicatesse. Cet âge d'or de la coquetterie ne dura pas. L'intrigue et le caprice le remplacèrent bientôt, et donnèrent naissance à la galanterie,

Le dix-huitième siècle enleva à la femme une partie des charmes naturels de son sexe, en lui faisant raisonner ses défauts. Ninon avait formé un grand nombre d'ecolières, et il fallut à la galanterie, pour qu'elle conservât un peu de grâce, les franchises infidélités et les retours naïfs de Mannon Leseaut. Madame Duchâtelet, la marquise du Desfont, mademoiselle de l'Espinasse, madame Geoffrin, qui représentent la société de la fin du dix-huitième siècle, ne sont que des pédantes.

Cependant Rousseau avait publié son *Héloïse*, la phase de la passion se manifestait silencieusement dans les mœurs; le pressentiment des crises sociales faisait battre les cœurs. Lorsque les vieilles institutions craquent et se désorganisent, que les rangs se déplacent sourdement, que les existences sont menacées, c'est l'heure des sympathies, des exaltations, des dévouements, des convenances foulées aux pieds.

Comme ces eaux minérales qui bouillonnent quand l'orage est près d'éclater dans le ciel, une lave intérieure, embrasant les âmes à l'approche des révolutions, déborde bientôt de tous côtés. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, tous les romans, échauffés par ces secrètes ardeurs, nous présentent des caractères passionnés. Pour ne citer que les livres composés par des femmes, madame de Staël, madame Krudner, madame Cottin, ont puisé à cette source leurs inspirations, et, George Sand est venu plonger ses lèvres dans cette brûlante fontaine, sur le bord de laquelle il ou elle a rencontré la poésie.

Nous avons voulu prendre la femme telle qu'on la trouve dans la marche des siècles et telle que la nature et l'éducation la font, et comme elle se développe, non pas dans une société donnée, mais à peu près dans tous les pays où la civilisation est parvenue à un certain degré de moralité ou de dépravation. En un mot, ce sont des traits généraux que nous avons essayé de ravir à la nature des femmes.

P. L.

## EN MÉNAGE.

L'autre jour j'ai parlé du caractère distinctif de l'homme et de la femme. Aujourd'hui je traiterai des rapports qui doivent exister entre eux.

Le mariage étant un pacte moral qui engage l'un envers l'autre deux êtres raisonnables, se liant par des obligations mutuelles.

L'union du mariage ne peut donc être qu'un accord, d'où résulte l'harmonie. Or, dans l'accord, les sons restent distincts tout en s'unissant: chacun conservant sa quantité et sa qualité vaut par soi, outre la valeur acquiert en s'accroissant à d'autres. Mais dans l'accord conjugal ce ne sont point les semblables qui s'attirent; ils se repoussent au contraire comme dans l'électricité, le positif cherchant le négatif, et le négatif cherchant le positif, parce que chacun des sexes aspire à trouver ce qui lui manque dans le terme auquel il s'attache. C'est pourquoi, pour que leur union soit heureuse et bien assortie, il faut non pas les mêmes penchants ou les mêmes qualités des deux parts, mais des différences corrélatives, du plus et du moins en raison inverse, en sorte que chacun apporte à l'autre les qualités qu'il n'a pas.

Une autre condition, c'est que, après l'union et dans la situation qui en résulte, chaque sexe reste à la place que la nature lui assigne et remplisse fidèlement les fonctions qui lui sont dévolues. Par là seulement un rapport vraiment naturel s'établira entre les époux, et le bon ordre affermira leur société. Mais si chacun veut empiéter sur l'autre et usurper son rôle, les choses iront mal, parce qu'elles se feront contre la nature et en dehors de l'ordre. L'homme s'efféminera, la femme prendra de la virilité, et il n'y aura plus dans le fait ni homme ni femme, mais un mariage faussé et une famille mal assise. Chacun des deux sexes prend alors que sa dignité sa véritable valeur, celle que la nature lui a donnée, pour acquérir une aptitude factice qui lui est contraire. La femme surtout se dégrade par cette déviation. En voulant se faire homme, elle s'annule comme femme; car à mesure qu'elle affecte la force et prétend à la domination du dehors, l'empire du dedans lui échappe, et avec cette empire la véritable influence.

En s'unissant à l'homme, chargé par la nature et par les lois divines et humaines de diriger sa femme, elle s'engage à n'être qu'à lui et elle promet de lui obéir. Elle lui doit la soumission en retour de sa protection et de son soutien, et elle ne peut rien faire qui intéresse la communauté, sans son consentement; car l'homme est son chef naturel. Elle suit la condition de son époux.

L'homme pose sa volonté, dans ce qui l'entoure; la femme pose la sienne dans celle de l'homme, et il fait le plus souvent ce qu'elle désire, en sorte qu'il lui commande ce qu'elle veut. Voilà son empire à elle, et il est d'autant plus assuré qu'elle le laisse moins paraître. Sa place et son rôle sont dans l'intérieur de la maison. Là elle vaut tout son prix et jouit de ses véritables avantages.

Dans l'exercice de son autorité le mari doit, autant qu'il est possible, être d'accord avec sa femme, et n'agir, au moins dans les choses graves, qu'avec son consentement; car il doit à ce consentement le pouvoir dont il est investi dans la communauté, et la femme, en se donnant à lui, n'a aliéné ni sa raison ni sa liberté morale. Elle s'est volontairement associée, et par conséquent elle a le droit de donner son avis dans les affaires de l'association.

Le devoir spécial de l'épouse se ramène à un seul point: soumission à l'époux, et à lui seul, en ce qui concerne leur existence commune. Elle s'est donnée à lui, et sauf ce qu'elle doit à Dieu et à ses enfants elle ne doit vivre que pour lui. Mais cette obéissance n'est point celle d'une esclave ni d'une créature sans raison. Elle exige seulement, qu'en cas de dissentiment, elle se conforme à la

manière de voir du mari et exécute sa volonté ; car il faut de l'unité dans l'association. Toute maison divisée tombera.

L'affection mutuelle des époux, et surtout l'estime qu'ils peuvent concevoir l'un pour l'autre, les aident puissamment à remplir leurs devoirs respectifs, dont l'obligation ne dépend ni de la disposition des cœurs ni des circonstances. Ces devoirs sont d'autant plus difficiles qu'ils sont de tous les instants par la continuité de la vie commune, où les volontés individuelles, toujours distinctes malgré leur union, ont souvent l'occasion d'être différentes ou même contraires.

Une fois ce pacte formé, ils ne sont plus libres de le rompre, au moins sans immoralité. Rien ne peut prescrire contre la force de l'engagement, quelque onéreux qu'il puisse être. La justice est indépendante des dispositions du cœur, elle ne varie pas avec ses affections ; car le cœur des humains est inconstant et faible, et si ses obligations ressortaient de ses goûts, elles seraient sans stabilité, sans garantie, et la famille serait toujours en question. Quand la conscience est sauve, le mal n'est jamais sans remède et le secours ne manquera pas. Il est triste sans doute d'être uni à une personne qu'on n'aime plus ou qu'on ne peut estimer ; mais la mesure du devoir n'est point dans le charme ou le mérite de l'objet auquel il s'applique, mais dans la justice d'un engagement contracté, et qui doit être accompli.

Leur position respective les oblige d'apprendre la patience et de pratiquer le renoncement, tolérant pour qu'on les tolère, et pardonnant parce qu'elles ont besoin de pardon. Après s'être souvent heurtées, se brisant par les chocs et s'émoussant par le frottement, elles arrivent à se toucher sans se blesser ; elles se supportent d'abord, s'arrangent ensuite, et la paix finit par s'établir avec la justice et l'ordre.

NESTOR.

### CE QUE DIT JANVIER.

L'enfant.—Oh ! le singulier personnage avec ses deux figures dont l'une est gaie et l'autre triste, qui rit d'un côté et pleure de l'autre ! Comment vous nommez-vous, s'il vous plaît ? Etes-vous Jean qui pleure ou Jean qui rit ?

Janus.—Je me nomme Janus, qui veut dire janvier.

L'enfant.—Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander votre histoire ?

Janus.—Pas le moins du monde. Les mythologues varient sur mon origine. Les uns me donnent Apollon pour père ; les autres veulent que je sois le fils du Ciel et d'Hécate. Saturne, chassé du ciel par son fils Jupiter,—hélas ! cela ne me rajeunit pas,—vint chercher un refuge dans mes Etats ; je l'y reçus et même je l'associé à l'empire. Après ma mort, on me mit au nombre des dieux. Aussi me représentait-on tenant une clef dans une main et une baguette dans l'autre. Souvent j'avais le nombre de 300 écrit dans une main droite et celui de 65 dans la gauche, parce que je présidais à l'année, dont le premier mois me devait le nom de Januarius.

L'enfant.—Merci, seigneur Janus. Mais, dites-moi, pourquoi ces deux faces, dont l'une regarde l'orient et l'autre l'occident ?

Janus.—Les uns disent que je suis bicéphale parce que je connais le présent et l'avenir ; les autres, parce que, présidant au premier jour de l'année, je vois à la fois le commencement de la nouvelle année et la fin de l'autre.

L'enfant.—Voulez-vous causer quelques instants avec moi, seigneur Janus ?

Janus.—Volontiers ; mais à laquelle de mes deux faces vous plaît-il de parler ?

L'enfant.—A celle de droite.

Janus.—Alors, bonsoir ; car je m'en vais ou je

m'en vas, l'un et l'autre se dit ou se disent, comme le faisait observer le grammairien Dumasais mourant.

L'enfant.—Mais si je parlais à celle de gauche, que diriez-vous ?

Janus.—Je vous dirais bonjour, car j'arrive.

L'enfant.—Et si je demandais à votre face de droite ce qu'il faut penser des hommes et des choses ?

Janus.—Ce qu'il y a de plus mal au monde.

L'enfant.—Qu'entendez-vous de votre oreille droite ?

Janus.—Des sottises et des néerologies, quoique je me fasse bien sourd.

L'enfant.—Que voyez-vous ?

Janus.—Je vois, quoique je devienne aveugle, des méchants, des fats, des sots, et des gens fort tristes parce qu'ils donnent des étrennes.

L'enfant.—Que désirez-vous ?

Janus.—Joindre à l'ennui d'avoir vécu le bonheur de mourir.

L'enfant.—Qu'augurez-vous du monde ?

Janus.—Qu'il touche à son dernier moment.

L'enfant.—Quelle est votre philosophie ?

Janus.—Celle d'Héraclite : toujours pleurer, pleurer toujours.

L'enfant.—Que faites-vous ?

Janus.—Je déménage.

L'enfant.—Ne me direz-vous pas encore un mot ?

Janus.—Si fait : bonsoir !

L'enfant.—Pourquoi faites-vous la grimace ?

Janus.—Parce que je dépose, ce soir, mon bilan.

L'enfant.—Que portez-vous sous votre bras ?

Janus.—Mon épitaphe.

L'enfant.—Pourquoi me quittez-vous si vite ?

Janus.—Pour aller commander mon enterrement.

L'enfant.—Vraiment, seigneur Janus, vous n'êtes ni beau, ni aimable, ni gai, ni égayant de ce côté, et décidément j'aime mieux avoir affaire à votre face de gauche qu'à votre face de droite.

Janus.—A votre aise ; mais alors passez du côté de mon oreille gauche.

L'enfant.—D'où vous vient cet air gai ?

Janus.—C'est que j'ouvre ma banque.

L'enfant.—Que faut-il penser des hommes et des choses ?

Janus.—Toute sorte de bien.

L'enfant.—Que voyez-vous ?

Janus.—Des gens d'esprit, des bonnes gens, et des gens heureux parce qu'ils ont reçu leurs étrennes.

L'enfant.—Qu'entendez-vous ?

Janus.—Des compliments, des souhaits et les plus belles choses du monde.

L'enfant.—Qu'augurez-vous de l'avenir ?

Janus.—Qu'on y verra et qu'on y fera des merveilles.

L'enfant.—Quelle est votre philosophie ?

Janus.—Celle de Démocrite : toujours rire, rire toujours.

L'enfant.—Quelle lecture me conseillez-vous ?

Janus.—Le *Journal du Dimanche*.

L'enfant.—Pourquoi me souriez-vous ?

Janus.—Pour vous encourager à marcher en avant.

L'enfant.—Que portez-vous sous votre bras ?

Janus.—Des joujoux, une boîte de bonbons et mon horoscope.

L'enfant.—Pourquoi me quittez-vous ?

Janus.—Pour aller commander les dragés de mon baptême.

L'enfant.—Encore un mot, seigneur Janus : je voudrais que vous voulussiez bien m'expliquer pourquoi vous êtes aussi antithétique qu'une oraison funèbre de Fléchier ?

Janus.—C'est qu'à droite je finis, à gauche je commence ; à gauche je sais, à droite j'ignore ; enfin si je suis l'expérience à droite, à gauche je suis l'espérance.

RENÉ.

## FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 15.

### LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXI

Alors Varhély n'avait eu qu'une idée.

—Pourvu qu'Andras ne connaisse pas cet article !... Il ne lit guère les journaux... Il faudrait qu'on les lui envoyât...

Et le vieux misanthrope se précipitait vers l'hôtel du prince, songeant à cela : qu'il existe toujours des gens tout prêts à vous adresser sous enveloppe des entrefilets de ce genre.

En apercevant *l'Actualité* sur le bureau du prince, il se dit qu'il avait trop bien deviné et se sentit furieux contre lui-même : il arrivait trop tard. Maladroit !

—Où allez-vous ? demanda-t-il à Andras, qu'il trouva debout, mettant ses gants.

Le prince prit le journal marqué de rouge, le plia lentement et dit :

—Je sors.

—Vous avez lu ce journal ?

—Ce qu'on m'en avait signalé, oui !

—Vous savez que cela n'existe pas. C'est une feuille qui n'est pas lue... qui vit d'annonces... d'affaires de Bourse, je ne sais pas... Il n'y a pas lieu de s'en occuper !

—S'il ne s'agissait que de moi, je ne m'en occuperais pas ! Mais on a mêlé à ce scandale le nom de la femme à qui j'ai donné mon titre. Je veux savoir qui a fait cela et pourquoi on l'a fait.

—Décidément, dit Zilah, on est absurde quand on se figure que l'homme peut vivre dans l'idéal... A chaque pas, la réalité vous élabousse et elle est sale !

Il fit un pas vers la porte.

—Où allez-vous, demanda Varhély.

—Aux bureaux de cette feuille...

—Vous ne commettez pas cette imprudence. L'article qui n'a fait aucun bruit, courrait Paris si vous vous en occupiez, et serait commenté aussitôt par les correspondants des journaux autrichiens et hongrois...

—Peu m'importe ! dit résolument le prince.

—Alors je vous accompagnerai.

—Non, dit encore Andras, je vous prie de n'en rien faire. Mais il est probable que demain je vous demanderai de me servir de témoin.

—Un duel ?

—Parfaitement.

—Avec monsieur... Puck ?...

—Avec qui m'insulte. Le nom m'est parfaitement indifférent. Mais puisque *lui* m'échappe et qu'*elle* est irresponsable... et punie... je regarde comme un complice de leur infamie tout homme qui y fera allusion, par la parole ou par la plume. Seulement, mon cher Varhély, je tiens d'abord à être seul... Ne vous en fâchez pas, je sais qu'entre vos mains mon honneur serait aussi fidèlement gardé qu'entre les miennes.

—Sans aucun doute, dit Varhély d'un ton bizarre, en passant ses doigts sur sa moustache rude, et j'espère même vous le prouver un jour.

XXII

Le prince Zilah ! n'avait pas remarqué l'expression singulière que donnait le vieux Yanski à ces derniers mots, grommelés entre ses poils gris. Il serra la main de Varhély, monta en voiture et, jetant les yeux sur la feuille qu'il emportait, se fit conduire aux bureaux de *l'Actualité*, rue Halévy, près de l'Opéra. Le journal mondain, dont le titre était tout le programme, logeait là, au troisième

étage, dans ce quartier semi-anglais où les agences d'excursions, les bureaux de paquebots, les fabricants de sacs de voyage donnent aux rues un aspect vaguement britannique. L'installation des bureaux de *l'Actualité* y semblait récente. Le prince Zilah lut l'indication de l'étage sur une plaque de cuivre et monta. Il apprit que l'auteur de l'article était Jacquemin.

Oh ! maintenant, il le reconnaissait tout à fait, ce Jacquemin ! C'était lui qu'il avait vu, prenant des notes sur le parapet du quai, le calepain éternellement ouvert, c'était lui qu'il avait retrouvé, à Maisons, amené par la baronne le jour du mariage. Jacquemin, que choquait la petite baronne.

Zilah se décida d'aller chez Jacquemin. Il arriva à une petite maison d'ouvriers.

Andras avait hésité d'abord à y entrer, croyant se tromper. Il n'était pas possible que ce coureur de primeurs vécut là, dans cette triste maison de malheureux.

On lui avait pourtant bien répondu à ce nom Jacquemin : "Oui, monsieur, au cinquième, la porte à droite", et, dans cet escalier sombre, Zilah montait.

Il frappa à droite, comme on le lui avait dit. On ne lui ouvrit pas tout de suite. Il entendait derrière la porte comme des bruits de pas et des larmes ou des reproches, des criaileries indistinctes ; il s'aperçut alors qu'il y avait un cordon de sonnette et il le tira. Quelqu'un, dans l'intérieur du logis, se mit à courir et vint tout de suite.

La porte ouverte, une femme parut, jeune, blonde, pâle, avec de jolis cheveux un peu dépeignés, une camisole blanche sur les épaules et un jupon noir.

Elle souriait machinalement en ouvrant la porte, et, apercevant un visage inattendu, elle devint tout rouge et ramena avec vivacité sous son menton les deux côtés de sa camisole, dont elle rattacha plus étroitement l'épingle.

—Monsieur Jacquemin ? dit Andras Zilah, qui avait mis son chapeau à la main.

—C'est ici, dit la jeune femme un peu étonnée.

—Monsieur Jacquemin le journaliste ? précisa Andras.

—Oui, oui, monsieur, répondit-elle avec un petit accent fier dont le Hongrois s'aperçut bien.

Elle avait ouvert maintenant la porte toute grande, et elle disait, en s'écartant un peu pour laisser passer le visiteur :

—Si vous voulez vous donner la peine d'entrer, monsieur ?

Elle n'était pas habituée à des visites. — Jacquemin donnait généralement tous ses rendez-vous au journal, — mais tout nouveau venu pouvant être pour son mari quelqu'un qui lui apportait de l'ouvrage, comme elle disait, elle tenait surtout à ne pas le laisser partir sans savoir ce qu'il voulait.

—Donnez-vous la peine, monsieur !

Elle insistait, et le prince entra, se trouvant, dès l'antichambre franchie en deux pas, dans une petite salle à manger, donnant droit sur la cuisine, où trois petits enfants jouaient, le plus petit, qui pouvait avoir dix-huit mois, se traînant aux pieds des autres qui en avaient trois ou quatre. Sur la méchante toile cirée, déchirée au bord, qui recouvrait la table, Zilah remarqua tout de suite deux paires de gants d'homme, l'une d'un gris clair, l'autre jeune, étalées là aplaties et fripées à côté de cravates blanches salies. Sur une chaise de paille, par la porte ouverte de la cuisine, le prince apercevait encore un paquet plein d'eau où nageaient, avec les gonflements du linge trempé, des chemises que blanchissait sans doute cette jeune femme au moment où il avait sonné.

Les cris de tout à l'heure devaient venir de ces petits, muets maintenant, examinant de leurs yeux stupéfaits la tête fière, mâle et triste du "monsieur" qui laissait tomber sur eux un regard surpris.

Zilah regardait aussi la jeune femme. Petite, mince, irès jolie, avec la pâleur maladive de la fatigue, et des lèvres admirablement dessinées, mais blanches d'anémie, quelque chose de confus et d'étonné, de peureux aussi dans le regard, des maigreurs qui donnaient à son corps élégant l'apparence frêle d'un corps de fillette encore mal formée.

—Si vous voulez vous asseoir, monsieur !

Elle avançait rapidement une chaise cannée dont le jonc clissé se trouait et pendait par endroits.

Zilah ressentait une impression profonde de stupefaction et de navrement. Il ne s'attendait pas à cet intérieur pauvre, au sourire timide de cette femme, à ce tas d'enfants mal vêtus, fixant sur lui leurs regards silencieux.

—Est-ce que M. Jacquemin est ici ? demanda-t-il brusquement, voulant s'en aller tout de suite si celui qu'il cherchait n'était pas là.

—Non, monsieur, mais il ne tardera pas à rentrer. Asseyez-vous donc, monsieur, je vous en prie !

Elle insistait si doucement, avec un tel air inquiet de voir partir cet homme qui, sans doute, avait quelque bonne nouvelle à apporter à son mari, que le prince s'asseyait machinalement, se disant encore qu'il y avait là une erreur évidente, et que ce n'était pas, ce ne pouvait être là que vivait Jacquemin.

—C'est bien votre mari, madame, qui signe *Puck* à *l'Actualité* ? demanda-t-il.

Le même sourire fier de tout à l'heure monta à ce pauvre visage de fillette anémique.

—Oui, monsieur, oui, c'est bien lui ! dit-elle enorgueillie.

Elle était joyeuse, chaque fois qu'on lui parlait de Paul et qu'elle en parlait !

Et elle souriait doucement, faisant de son humilité même un piédestal à ce mari si profondément aimé et admiré.

Zilah commençait à se sentir mal à l'aise. Venu avec de la colère, s'attendant à rencontrer le petit fat qu'il connaissait et trouvant là cette pauvre femme humble et dévouée, qui lui parlait de son Paul comme si elle eût parlé de son Dieu, et qui, ne sachant rien de la vie de cet homme, l'aimant seulement, le soignant, se sacrifiant à lui dans cette pauvreté presque cruelle, — étrange antithèse à la vie de luxe que menait Jacquemin au dehors, — l'attendait, passait la nuit, comme elle disait, dans l'écrasement de toute sa personne devant lui et dans la confiante sainteté de son amour unique et de sa sublime bêtise.

—Vous n'accompagnez donc jamais votre mari nulle part ? lui demanda Andras.

—Moi ? Oh ! jamais ! fit-elle avec une sorte d'effroi. Il ne veut pas. Il a bien raison. Vous concevez, monsieur, quand il m'a épousée, il y a cinq ans, il n'était pas ce qu'il est : il était employé au chemin de fer de l'Ouest. Moi, je travaillais : oui, j'étais couturière ; alors ça allait bien, nous promener ensemble, nous allions au théâtre ; il ne connaissait personne. C'est différent maintenant.

Vous concevez que si Mme la baronne Dinati le noyait à mon bras, ce n'est pas ça qui lui donnerait beaucoup de relief.

—Vous vous trompez, madame, dit doucement le Hongrois. C'est vous qu'on saluerait avant lui.

Elle ne comprit pas, mais elle sentit qu'il y avait là un compliment et elle devint toute rouge, n'osant plus parler et se demandant même si elle n'aurait pas trop bavardé, comme disait Jacquemin, lorsqu'il lui faisait ses reproches presque tous les jours.

—Monsieur Jacquemin va souvent au théâtre ? demanda Andras au bout d'un moment.

—Il le faut bien. Oui.

—Et vous ?

—Quelquefois. Pas aux premières, vous conce-

vez. Il faut des toilettes pour ça. Mais Paul me donne des billets, oh ! tant que j'en veux, je dois le dire !... Quand les pièces ne font plus d'argent, alors j'y vais avec des voisins. Mais c'est rare. J'aime mieux soigner mes petits, car pendant que je suis assise là-bas, et que la concierge ou une dame les garde, je me dis "Pourvu qu'il ne leur arrive rien !" Cette idée-là, çame gêne tout mon plaisir. Encore si Paul restait ici... Mais il ne peut pas, il a son journal à ces heures-là. Le pauvre garçon il travaille tant ! Allons ! dit-elle tristement, je crois qu'il ne viendra pas aujourd'hui. Les petits mangeront son bifteck voilà tout ; ça ne leur fera pas de mal.

Elle prenait tout en parlant, dans le misérable buffet presque vide, des restes de charcuterie qu'elle posait sur la toile cirée de la table, en s'excusant de mettre le couvert devant Zilah.

Et lui contemplant maintenant, avec un attendrissement que chaque confidence de la malheureuse augmentait, ce pauvre intérieur triste où vivait la femme, gardant et soignant les enfants, tandis que le mari, M. *Puck* ou M. *Gavroche*, paradait, là-bas, aux kermesses ou aux premières, figurait aux Courses, dégustait le pomard de la baronne Dinati, n'appréciait en fait de johannisberg, que le cabinet Metternich 1862 en creux bleu et or et donnait à Potol et Chabot, dans ses articles, des leçons de gastronomie.

Alors, sentant instinctivement aller à elle la sympathie de cet homme au visage triste, dont les regards avaient tout à l'heure effrayé les petits, et qui l'interrogeait si doucement et d'un air si bon, Mme Jacquemin racontait sa vie à cet étranger avec cette facilité confiante qu'ont à se livrer les pauvres gens qui ne voyent pas grand monde. Elle contait en souriant l'idylle toute parisienne de ses amours d'ouvrière avec le petit employé qui l'épousait et qui l'aimait tant, et les grandes parties de plaisir d'autrefois lorsqu'ils allaient ensemble, griset et grisette, à Saint-Germain, en troisièmes, et de là à pied, par la grande avenue verte jusqu'à la fête des Loges, où toutes ces sociétés dînent sous bois, les repas sur l'herbe, les tables parallèles, sous les tentes rayées, aux piliers de bois enguirlandés de branchettes ou de lierre, les tirs aux macarons, les parades des saltimbanques, les faces enfarinées des clowns, si bouffonnes, si fantastiques, dans ce plein air du jour, et les illuminations, les musiques, le bal l'amusaient tant, tant et tant qu'elle revenait érasée et s'endormait en chemin de fer sur l'épaule de son mari en lui disant : Je t'aime bien. Ah ! la bonne journée !

—C'est le meilleur temps de ma vie, ça, voyez-vous, monsieur. Nous n'étions pas plus riches qu'à présent, mais nous étions plus libres ! Il était plus à moi aussi ! Maintenant, certainement, il me rend bien fière avec ses beaux articles, mais je ne le vois pas, je ne le vois plus... et c'est ça qui me fait de la peine. Oh ! sans ça, quoiqu'on ne soit pas des millionnaires, je serais bien heureuse, allez, oui, tout à fait... tout à fait heureuse.

Et il y avait dans la résignation simple, entière, si doucement souriante de ce pauvre être sacrifié sans le savoir, un tel amour, une telle passion profonde pour celui qui en faisait, en réalité, une abandonnée, que le prince Andras Zilah se sentait remué brusquement par cette tendresse laborieuse, ignorante même de son martyre.

(A suivre.)

## VINS CANADIENS PURS.

Champagne Mousseux, Haut Sauterne, Bourgogne Canadien, Vermouth, Saint Julien, Vins Blanc, Sherry, Saint Jean-Baptiste Bitters, Champagne Sec, Sauterne Lumina, Chateau Margaux, Malaga, Oporto, Medoc.

BARRÉ & CIE., Marchands de Vins.

Voites : 156 & 158, ruelle des Fortifications, Montréal.

**LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !**  
**CADIEUX & DEROME,**  
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.  
 LIVRES CANADIENS :

**A TRAVERS L'EUROPE**, par M. le Juge Routhier, 2e édition ; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.  
**FORESTIERS ET VOYAGEURS**, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché ; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.  
**VIE DE MADEMOISELLE MANCE**, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.  
**LA FAMILLE ET SES TRADITIONS**, par M. A. Brunet ; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.  
**VIE DE MONSIEUR OLIER**, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère ; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.  
**VOYAGE EN TERRE SAINTE**, par Mgr de Goezbriand, Evêque de Burlington, Vt. ; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.  
**NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE**, par F. X. Prieur ; un vol. in-8. Prix 50 cts.  
**MADAME BARAT**, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet ; un vol. in-8. Prix 50 cts.  
**LES JEUNES CONVERTIES** ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse ; un vol. in-8. Prix 30 cts.  
**HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE**, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet ; un vol. in-8. Prix 30 cts.  
**LEGENDES DU NORD-OUEST**, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface ; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**MONSIEUR PLESSIS**, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST**, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface ; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**LE HEROS DE CHATEAUGUAY**, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**CHRISTOPHE COLOMB**, par un prêtre du Diocèse ; un vol. in-12. 25 cts.  
**MONSIEUR TACHÉ**, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois**, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame ; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**TROIS LEGENDES**, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

**Le BAUME de JEUNESSE**  
**DES DAMES**

Pour embellir et préserver le Teint.

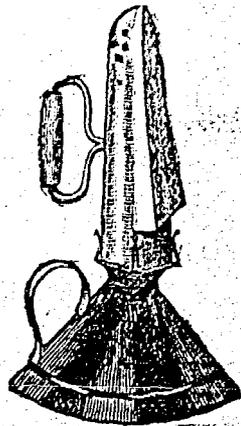
Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

**NOUVEAU FER A REPASSER.**

1er Prix à l'Exposition Provinciale DE 1884.



Breveté du Capit. CHAGNON.

Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c. J. U. FOUCHER, seul prop., 710 Rue Ste-Catherine, Montréal.

**E. A. D. MORGAN, B. C. L.**  
 AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba  
 112 RUE ST. FERDINAND-XAVIER.  
 Boite B. P., 310.

**Plumes Teintes en Noir**  
 BRILLANT.

**William Snow**

FABRICANT DE

**PLUMES d'AUTRUCHES**

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.  
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

**L. C. de TONNANCOURT**  
 MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL  
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecossaises.  
 COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

**"L'ART ET LA MODE"**  
 JOURNAL ILLUSTRE  
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.  
 Prix de l'Abonnement : \$12 par An.  
 Frais de poste non compris.  
 S'adresser : RUE HALEVY, No. 8  
 En face de l'Opéra, à Paris.



**PÂTE CHEVALLIER**

Pâte de Gomme d'Epiplette rouge du Docteur Chevallier.  
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.  
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epiplette.  
**25 cents la boîte.**  
 LAVIOLETTE & NELSON.  
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Commo d'Epiplette est de beaucoup supérieure au Sirop ; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.  
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

**GOUDRON DE NORVEGE**

De la Pharmacie de Lyon.  
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.  
**50 cents le flacon.**  
 LAVIOLETTE & NELSON,  
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux ; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite ; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

**CORYZINE**

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.  
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.  
 Enregistrée à Ottawa.  
**PRIX 25 CENTS LA BOITE.**  
 LAVIOLETTE & NELSON,  
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDEUR CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boite, 25c.

**PRESCRIPTION DU DR NELSON**

LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.  
**PRIX 25 CENTS.**  
 Enregistrée à Ottawa.  
 LAVIOLETTE & NELSON,  
 Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

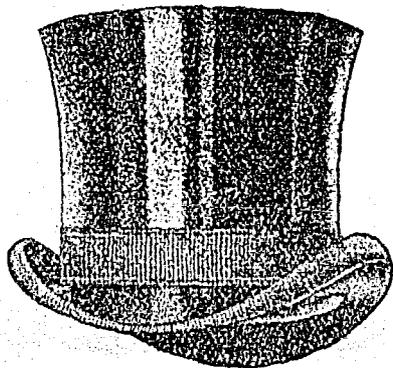
La bouteille, 25c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

**LORGE & CIE**

CHAPELIERS

PARISIENS



**LORGE & CIE**

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—  
 Rue St-Laurent  
 MONTREAL.

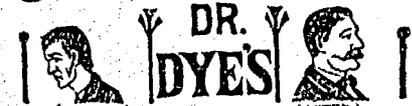


**A VENDRE**

**10,000,000**  
**De Pieds de Bois de Sciage**  
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—  
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Epiplette.  
**A. HURTEAU & FRERE,**  
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,  
 MONTREAL.

**30 DAYS TRIAL**



**DR. DYE'S**  
**ELECTRO-VOLTAIC BELT** and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESS, and all those diseases of PERSONAL NATURE, resulting from ANEMIA and OTHER CAUSES. Specify relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for illustrated Pamphlet free. Address  
**VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.**

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.